

**MISSION DE SAUVETAGE  
DE LA MEMOIRE ORALE  
DU SUD-SAUMUROIS**

**CANTON DE GENNES  
COMMUNE : CHEMELLIER**

**« SOUVENIRS »**

**RECIT DE VIE**

**MONSIEUR LOUIS CHEVALIER**

**Enregistrés le 3 et 22 juillet 1998  
La Brossardière**

**INTERVIEW ET TRANSCRIPTION ORDONNEE : YVES DE SILANS  
Chargé de mission**

**Restitution : Septembre 2002  
Références archives : 12 AV 003 - Support : disquette (office 2000)**



Monsieur et Madame Louis Chevalier à la Brossardière

## Avant-propos

Par convention, le hors-sujet et le confidentiel ont été retirés de la transcription écrite du témoignage oral. Le récit de vie ordonné, n'a subi que les modifications indispensables pour une bonne compréhension. Il reste volontairement très près de la parole et doit être reçu comme une lecture à haute voix. Le parler spécifique constitué d'une mosaïque d'acquis, dont le contrôle échappe au narrateur, représente un patrimoine unique dont l'écriture ne peut rendre compte qu'imparfaitement. Tout jugement péjoratif sur ce français de l'oral n'aurait évidemment aucun sens. Pour ces raisons, la biophonie devenue biographie reste à appréhender différemment de l'autobiographie ou de la biophonie assistée, toutes deux souvent retravaillées au niveau de l'écriture. Elle offre néanmoins par cette voix posée sur des mots, un large champ de perceptions et d'études.

Enfin, il nous faut saluer et remercier l'ensemble des narrateurs d'avoir compris et accepté de témoigner nominativement, c'est ce qui donne à leur parole, valeur, crédibilité et respect.

## Court portrait et commentaires

C'est au prix d'un travail acharné que monsieur Louis Chevalier a pu améliorer sa condition de départ.

Pupille de la Nation en 1914, grâce au courage de sa mère, à une bonne formation, à son goût d'aller de l'avant, il a pu maintenir et développer la petite exploitation jusqu'à la guerre de 40.

En 46, par son mariage, il va venir habiter Chemellier et fera les bons choix pour s'agrandir et rester performant dans une agriculture en pleine mutation.

Cette réussite ne l'a pas empêché de rester lui-même, simple, sensible, très attaché aux valeurs familiales et religieuses.

C'est un homme équilibré et lucide qui nous raconte le changement radical d'un monde à l'autre.

## **Mes origines**

Je suis né le 12 décembre 1909 à Notre-Dame-d'Alençon, un petit village, à Longue Haie une ferme qui appartenait au marquis de Saint-Pern. Mon père était fermier du marquis de Saint-Pern et il s'est marié en 1905. On était deux, ma sœur est née en 1907 et moi, je suis né en 1909.

Mon grand-père paternel, je l'ai pas connu, mon père était orphelin quand il s'est marié, orphelin de père et de mère. Mon grand-père est mort en 1903, ma grand-mère est morte en 1900.

Par contre, j'ai connu mon grand-père et ma grand-mère maternels. Ma grand-mère, c'était une fille Gilbert et elle s'est mariée avec Samson, Sébastien Samson.

Ma grand-mère est née le 16 mars 1856 et ce qui est assez curieux, c'est que tous les enfants nés le 16 mars 1856 étaient filleuls du prince impérial et de l'impératrice. Tous les enfants légitimes nés en France ce même jour, étaient filleuls du prince impérial\* et de l'impératrice. Alors ma grand-mère avait un parchemin, elle avait gardé son parchemin. Alors au baptême, elle a reçu peut-être bien 120 francs or, 150 francs, quelque chose comme ça, à sa première communion, elle avait reçu peut-être 100 francs et puis ça s'est arrêté là, peut-être ben parce que le fils de Napoléon III qui était né le 16 mars 1856, le même jour, a été tué par les Zoulous là-bas, à vingt ans, alors ça s'est arrêté ben entendu. Mais elle était fière de nous faire voir ça, le parchemin existe toujours, il n'est pas chez nous, il est chez mon fils à Paris.

J'ai été jusqu'à deux ans à Longue Haie et mon père, Louis Chevalier, comme moi, avait un frère à qui mon grand-père avait acheté une petite ferme, la Picardie à Notre-Dame-d'Alençon, à 300 mètres de là où je suis venu au monde. Mon oncle avait dit à son frère : « Louis, je vas te vendre ma ferme. », mon père était surpris qu'il vende ça, il avait des enfants, pis alors, mon père a pas voulu lui acheter sur le coup et il avait vendu ça à d'autres. Mais pour finir, les gens qui avaient acheté ça, ils n'ont pas voulu venir habiter là, les chemins étaient mauvais, alors mon père avait racheté et c'est là que j'ai été élevé à la Picardie d'Alençon.

Prince Impérial\* : fils unique de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, devenu lieutenant dans l'armée anglaise, il sera tué dans une embuscade en 1879 au Zouzouland (Afrique du Sud)

Angoulême le 11 Février 05

Ma chère Bernadette

Depuis trois ou quatre fois que j'ai  
écrit de vous venir pour vous remettre  
je n'ai pu le faire. J'ai dit pour moi; je  
crois néanmoins que le bon sens que je puis  
attirer, celui dont je suis si fier m'a  
mené (le bon sens de la famille) qui j'en  
serais que je suis le bon sens, et je  
sais que je serais heureux si un jour je  
vous amais pour me complaire, pour le bien  
de mes jours; ou que je sois heureux de  
venir au travail je me trouverais  
de celle que serait alors ma femme. Quel  
bonheur serais-je de main tenant que  
depuis que j'ai vu mes amis. Dieu m'a  
donné avec des connaissances, quel bonheur  
pour moi de voir une femme qui se  
de mon mariage; qui se l'ignora. Ce sera  
mes allées j'en suis sûr. Je n'en ai  
pas de bonheur.

Je n'ai pas eu occasion de vous parler

à part, pour vous faire part de mes  
sentiments d'amour. Mais moi; mais  
aujourd'hui c'est de fond du cœur que je  
vous parle, je vous en prie accordez-moi  
ce bon sens. Je vous prie de faire ce que  
l'on est en droit de lui. Je n'ai pas de vrai  
bonheur non plus.

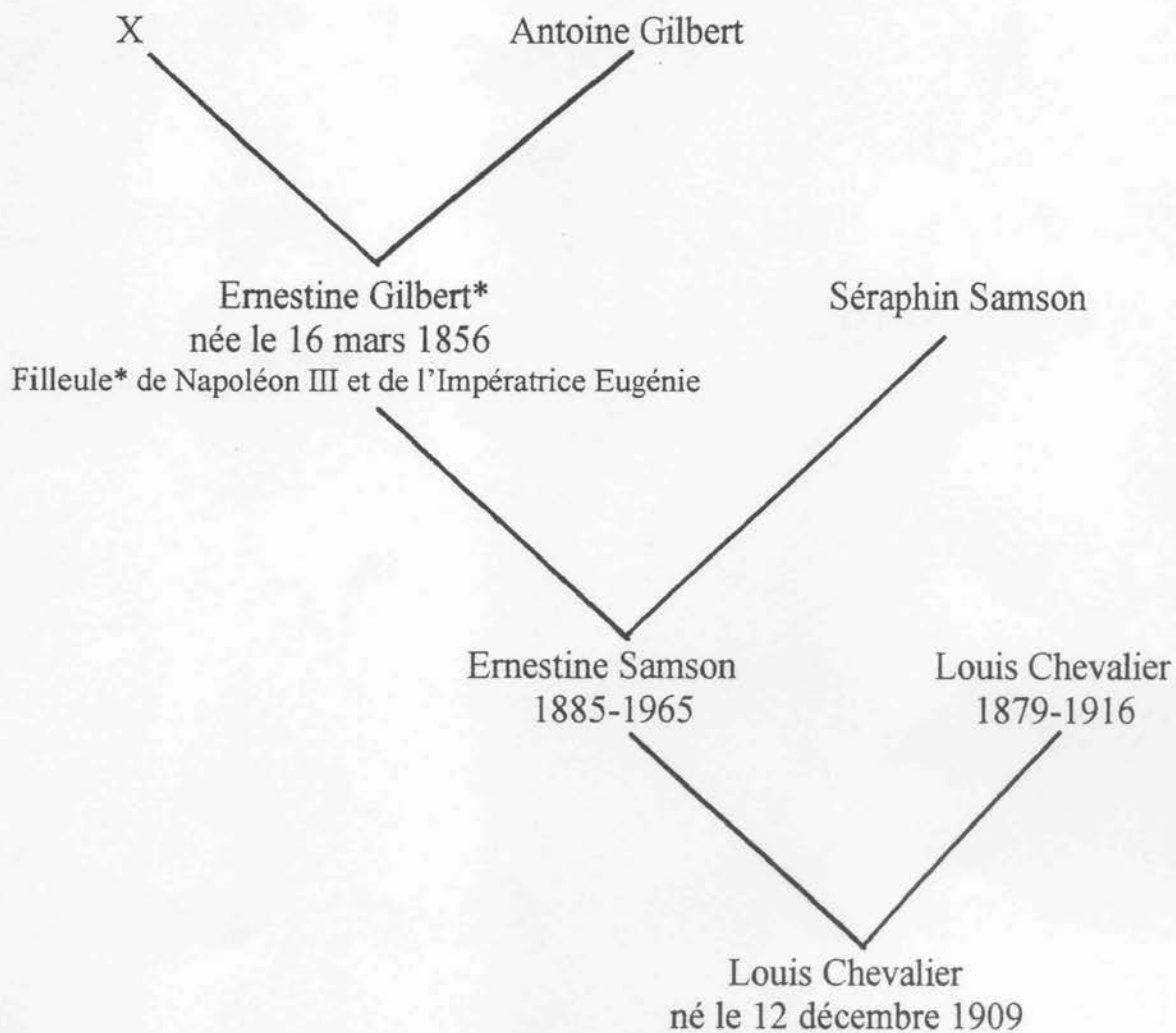
Je vous prie de m'écrire si vous  
dette a été payée, qui je pourrais  
demander si j'ai ma part, que  
je n'ai pas ma part, ne même de  
dette, et si vous pouvez, commencent à  
faire un bien.

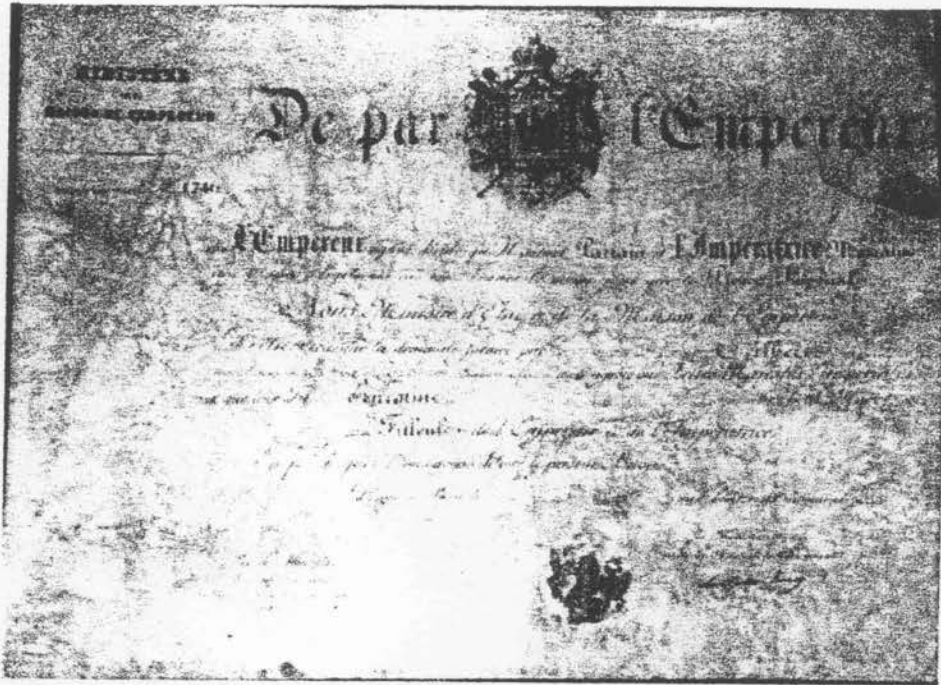
Je n'ai pas fait connaître mes intentions  
à votre cousin, ni à sa famille; je  
avant cela connaître votre idée, qui je  
pourrais vous en parler.

Et moi si il vous plaît répondre, nous  
me diriez si vous voulez. Je n'ai accordé la  
permission d'être avec moi à cette intention  
en attendant que vous n'ayez rien.  
Chaque du fond de cœur nous aime.

Je suis votre dévoué

ASCENDANTS MATERNELS DE LOUIS CHEVALIER





Document original conservé par la famille Chevalier

MINISTERE

DE LA

MAISON DE L'EMPEREUR

De par l'Empereur

Enregistré sous le N° 1740

**L'Empereur** ayant décidé qu'Il serait Parrain et **l'Impératrice** Marraine  
Des Enfants légitimes nés en France le même jour que le Prince Impérial,  
Nous, Ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur,  
Déclarons que la demande formée par le Sieur et la Dame Gilbert Antoine  
Domiciliés en la commune de Vauchrézien, Maine et Loire,  
a été agréée par leurs Majestés Impériales  
Et que leur Fille Ernestine née le 16 mars 1856  
Est filleule de l'Empereur et de l'Impératrice  
En foi de quoi, nous avons délivré le présent Brevet  
Donné à Paris, le quinze août mil huit cent cinquante six

Pour le ministre  
Le secrétaire Général  
du ministère de la Maison de l'Empereur

Joseph Gautier

Le ministre d'Etat  
et de la Maison de l'Empereur

**Divers documents militaires concernant Louis Chevalier 1879 - 1916**  
Soldat au 290<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie  
Tué au Champ d'Honneur le 7 mai 1916, cote 304 à Verdun  
Croix de guerre avec étoile de bronze, médaille militaire  
Enterré à Esnes en Argonne

**FASCICULE DE MOBILISATION**  
(Modèle Z.)

4 <sup>e</sup> Corps d'armée. Subdivision de	Classe 1879	NUMÉRO au Contrôle spécial : 141
---	-------------	--

Nom : *Chevalier*

Prénoms : *Louis*

Grade :

domicilié à *Esnes, M. de la rue*

canton de *Choussy*

Département d *MARNE-ET-LOIRE*

**SERVICES AUXILIAIRES**

**VOIR L'ORDRE POUR LE CAS DE MOBILISATION**  
**PAGE 9 DU PRÉSENT FASCICULE**

Le présent Livre contenant quarante pages, appartient à

Nom  
*Chevalier*

Prénoms : *Louis*

NUMÉRO : *141*

le 10 mars 1879 à <i>Esnes</i> canton de <i>Choussy</i> département de <i>Marne-et-Loire</i> résidant à <i>Esnes</i> canton de <i>Choussy</i> département de <i>Marne-et-Loire</i> Profession de <i>ouvrier</i> Fils de <i>Léon</i> et de <i>Marie</i> domiciliés à <i>Esnes</i> canton de <i>Choussy</i> département de <i>Marne-et-Loire</i> Marié le à alors domicilié à département de	Cheveux Sourcils Yeux Front Nez Bouche Menton Visage Taille : 1 mètre <i>17</i> cent. Marques sur le corps
--	---

Jeune soldat (1) *classe dans les services auxiliaires*  
de la classe de 1879, de la subdivision de *Esnes*  
n° *141* de tirage dans le canton de *Choussy*

ou Engagé \_\_\_\_\_ au \_\_\_\_\_ de \_\_\_\_\_  
à \_\_\_\_\_ département de \_\_\_\_\_

A été compris sur la liste de recrutement de la classe de 1879, de la subdivision de \_\_\_\_\_, n° \_\_\_\_\_ de tirage d'un \_\_\_\_\_ canton de \_\_\_\_\_

Numéro de registre matricule de recrutement : <i>141</i>	Partie de la liste de recrutement cantonal : <i>141</i>	Numéro de la liste matricule
---	---	---------------------------------

(1) Appelé ou classé dans les services auxiliaires.

*Marché individuel l'homme de troupe.*



le 18 5 1916

Madame

Je sais que cette lettre va vous faire beaucoup de peine et a mal aabi qui l'écrit mais je crois que c'est un devoir pour moi de vous en donner cette triste nouvelle votre mari est décédé ou nous sommes, étant dans la branche en face lui société chargé de l'enterrer après l'attaque nous recevons le 290 mm l'information must venu subde vous si l'on avait nos de papiers, je les ai pris et tout ce que j'ai trouvé Madame vous sera rendu mon tour sera fait être demain et dans cette occasion je remercie d'avance celui qui en ferait autant pour ma femme Je ne pourrais vous les renvoyer qu'à mon retour et au nepos d'ici a quelques jours car nous reprenons les branches ce soir. Adieu si il me sera possible je vous le ferai parvenir.  
Madame je ne vous ennuie pas mais j'achève d'appréhender votre cherté comme

tant d'autres malheureusement ayez du courage Madame et recevez de moi en comprenant votre douleur mes salutations et toutes respectueuses.

Chevalier Joseph Chauvinier

Compagnie Secours 68.

Comme vous l'avez vu  
à l'embourgnement.

Chère Madame

J'ai vu votre robe toute il y a déjà  
quelques jours et de se n'ai pu  
vous revoir en vous faisant parvenir  
ce que j'ai recueilli sur - votre mari  
croyez Madame qu'il m'a été  
impossible - nous avons quitté les  
affaires tranchées et nous ensem-  
blent comment nous avons resté un  
jour à huis clos. L'arrivée et conduit dans  
la Marine - nous avons encore deux jours et  
nous avons reçu le train pour les  
Alpes sans jamais voir le Marquis  
et nous espérons voir prochainement  
voilà mon retard Madame à vous  
repondre.  
vous savez déjà l'affaire malheureuse  
qui vous s'oppose par un amari de  
votre mari, en effet c'est exact il y

français l'un a coté de l'autre  
pour les deux autres que votre mari a écrit  
plus tard de moi et ferons qu'ils ont été  
autres par d'autres camarades questionnant  
à l'usage habituel que moi.

Pour l'attiance Madame dont vous  
avez été témoin d'avoir été le comprend  
je vous disais qu'il me ont empêché de dire  
si il l'avez encore fait tous les autres car  
avec la Revue j'ai vu des lettres et qu'on donne  
ma commande de les remettre et la remettre à  
qui de droit car ne voyez rien et l'achont  
était tellement périlleux qu'il m'ont  
empêché de regarder à cette chose qui vous  
avait fait plaisir.

Pour la Revue Madame votre mari a  
été frappé au coté gauche et a la tête se  
cous que il n'a pas souffert c'est déjà pour vous  
une consolation car Madame si vous trouvez  
d'être mal parolés c'est que j'ai vu et j'en aurais  
toujours la vision de ce moment que j'ai fait  
moi aussi avec des moments de moment de  
difficultés autres pour moi.

Pour l'endroit ou la tête enlevée c'est  
difficile de vous donner exactement l'endroit

car le terrain est accidenté - mais je  
que je puis vous dire chose qui m'a plu  
je suis quitté votre maison tout entière  
à mi coté de la Côte 304 et en bas il y  
avait encore quelques troncs d'arbres d'un  
bois qui a fait c'est l'ancien fort l'ancien  
il n'y a pas d'autres indices - tout est par un  
pouce de terrain <sup>qui</sup> n'a pas reculé d'un  
pouce.

Voilà tout Madame et je serais content  
et avoir fait me faire bon comprendre ce que  
je puis vous apprendre de plus si toute  
ma place tout cela est bon toute et moi  
même j'en ai senti comment je ne le fait pas  
nouveau laissez j'ai abouti à officiers et  
un adjudant.

Je vous Madame mes respectueux  
salutations et vobis sûre que je comprendra  
votre douleur.

Chauvinier Joseph  
Le Comptable  
Le 1er Juin 1868

# MÉDAILLE MILITAIRE

(1) 290<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup> d'Infanterie

Par arrêté ministériel du 27 mai 1920, rendu en application des décrets  
du 13 août 1914 et du 1<sup>er</sup> octobre 1918, publié au Journal Officiel du 23 Octobre 1920.  
la MÉDAILLE MILITAIRE a été attribuée à la mémoire du(2) Soldat

Chevalier Louis

MORT POUR LA FRANCE

(3) Bon soldat courageux et dévoué, qui s'est fait  
remarquer par sa belle attitude au feu, mort glorieusement  
pour la France, le 7 mai 1916, à Verdun.  
Croix de guerre avec étoile de bronze.

A

Le Colonel M... le 192



NOTA. — Cet extrait sera remplacé par un brevet qui, aux termes du décret du 16 mars 1852, doit être ultérieurement  
délivré par les soins de la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur.

## **La guerre de 14**

En 1914, c'est la guerre, mon père a été mobilisé à Cholet d'abord, on avait été le voir à Cholet avant qu'il parte au front et il avait peut-être eu une permission de 24 ou 48 heures, il était revenu à la ferme et j'avais 2 ou 3 ans. Et v'là qu'il part à Verdun et il y est resté en 1916.

Je me souviens de la mort de mon père, c'est mes grands-parents de Vauchrétien qui ont été prévenus que mon père avait été tué à Verdun à la cote 304. Y'avait plusieurs jours que ma mère n'avait pas reçu de nouvelles, on était inquiets et ma foi, les grands-parents sont venus, ma mère menait les chevaux dans les champs avec les commis pour les labours, ils lui ont fait signe de venir et puis ils lui ont dit que mon père avait été tué à Verdun.

Ma mère a eu ben de la misère avec nous deux, ma sœur s'est mariée à 20 ans et moi, je me suis marié à 36 ans. J'ai continué ma ferme avec ma pauvre mère, onze hectares et demi, cinq, six vaches, une paire de bœufs et un cheval !

## **Les lieux et la vie de mon enfance**

Dans la ferme de mon enfance, y'avait une salle, ça faisait la cuisine et la chambre avec deux lits, y'avait une cheminée, dans l'autre bout de la cour, y'avait une petite buanderie qui servait pour faire les lessives, à la main bien entendu et on allait au lavoir rincer le linge.

Y'avait une autre petite pièce où je couchais, ma mère couchait avec ma sœur ensemble, y'avait deux lits dans la cuisine, oui. Et alors après, on a inversé, on a changé la grande salle qui était devenue la chambre à coucher et on avait installé la petite pièce en cuisine avec une cuisinière à bois et un petit bout de cheminée, je devais avoir 16 ans.

On se lavait dans la cuisine et en fin de semaine dans une grande bassine avec de l'eau tiède. Les waters, c'était dans l'écurie, c'était pas plus compliqué que ça.

L'évier était en ardoise et l'eau coulait dehors par un petit canal, c'était tout.

Le puits était à 10, 15 mètres avec un tourillon et des poignées. A la Picardie, à l'hiver, pas besoin de se servir du chabut\* et de la chaîne, on prenait l'eau à la main.

Chabut\* : crochet de fer pour accrocher le seau au bout de la chaîne ou de la corde avec un mousqueton muni d'une sécurité qui se rabattait sur le ressort.

On couchait sur un sommier en paille avec une couette, des draps et une couverture piquée en laine. L'hiver, une brique chaude enveloppée dans un vieux torchon, si bien que ma sœur pendant la guerre avait mis des briques chaudes, trop chaudes, elle était allée tirer les vaches, elle retourne voir les enfants qui étaient endormis, ils s'étaient retirés les pieds et y'avait le feu dans le lit. Oh ! mon Dieu, heureusement, y'avait pas eu trop de dégâts !

La cuisine se faisait tout à la main, à la maison, on tuait le cochon, le charcutier venait tuer le cochon tous les ans.

On avait un garde-manger pour que les mouches ne puissent rentrer dedans, autrement on n'avait point de chambre froide, ça n'existait pas.

Pour s'éclairer : la lampe à carbure où à pétrole, j'ai fait monter l'électricité à la Picardie à Alençon en 1942. Il a été question de monter une ligne électrique pour électrifier certaines fermes, ma foi, la Picardie se trouvait dans le secteur. Alors avec les chevaux, j'avais qu'un cheval mais j'ai emprunté un cheval à un voisin ; j'attelais la charrette et on accrochait derrière le diable d'un charpentier de Thouarcé et un autre de Chavagnes. On allait près de Martigné, à la fabrique, chercher les poteaux électriques en ciment, on ramenait chacun un poteau électrique sur le diable. Et c'est moi avec mes bœufs qui menait les poteaux dans les champs. On amenait les poteaux avec les chevaux et le diable par les chemins qui étaient praticables et après, pour aller dans les champs, c'était avec mes bœufs, on allait aux endroits que les électriciens avaient désignés et où ils avaient fait les trous. Les électriciens creusaient les trous à la main pour mettre les poteaux et à la chèvre pour mettre les poteaux debout, tout ça c'était fait à la main !

En 46, quand je suis venu ici à Chemellier après mon mariage, y'avait pas d'électricité, j'ai recommencé à prendre ma lampe à carbure et on a eu l'électricité qu'en 50. On l'a fait monter et on a trouvé ça bon.

### **L'école**

J'étais avec monsieur Godard, le maître d'école d'Alençon, y'avait que lui d'instituteur à l'époque, sa femme s'occupait de la cuisine et son beau-père, monsieur Delaunay était à l'école aussi. Alors monsieur Delaunay avait une vache, la vache logeait dans les dépendances à côté de l'école. Il cultivait, il avait peut-être un hectare de terre et il soignait la vache pour avoir du lait. Il faisait aussi le jardin de l'instituteur. Je me souviens d'un jour d'une aventure avec un copain, parce que c'était l'école des garçons et y'avait l'école des

filles. C'était convenu avec les parents de mon voisin, le père devait amener de la lie de vin à distiller au bouilleur de cru. Il avait dit : « Alors, j'irai ce soir amener la lie et je vous ramènerai de l'école. » Ben confiant, on avait resté dans la cour de l'école et l'instituteur nous dit : « Je vois pas ton papa amener la lie à la distillerie, allez hop ! on s'en va. » L'instituteur avec son vélo, il est venu nous ramener, nous à pied ben entendu et il est reparti à vélo. Un souvenir comme ça...

Monsieur Godard avait trois enfants, Henri, Charlotte et Albert et après, monsieur Godard a parti à la retraite et c'est madame Davy qu'on a eue à Alençon. J'ai toujours eu des relations avec madame Davy qui est partie en retraite. Je suis parti à la guerre, j'allais chez madame Davy qui habitait à Angers. Monsieur Davy avait un jardin à Cantenay-Epinard, il était professeur en activité à Chevrollier et à la retraite, il avait acheté une maison rue Barra à Angers. Quand j'ai été mobilisé à Angers, j'allais souvent les voir. Monsieur Davy avait acheté sa première traction avant, mais la guerre est venue et il a acheté un double vélo et j'allais avec lui voir son jardin à Cantenay-Epinard et je revenais à la caserne.

Quand j'allais à l'école à Notre-Dame-d'Alençon, j'emportais le casse-croûte dans la musette et notre petite bouteille à boisson. A l'hiver, on mangeait dans la salle de classe auprès du poêle avec ceux qui ne s'en allaient pas chez eux. On mangeait du chocolat, une tartine de beurre et une barre de chocolat que j'achetais à l'épicerie la matin en allant. Ou alors c'était une tartine de rillettes, on tuait le cochon à l'époque à la maison, mais on mangeait toujours froid.

J'avais une culotte courte, une petite blouse par-dessus et l'hiver, je sais pas, aux pieds, des sabots et puis des clous et après, on était las des clous, alors y'avait un forgeron de Chavagnes qui faisait des fers et qui nous vissait des fers sous les sabots à semelle en bois : les galoches. Souvent le jeudi, j'allais à Chavagnes faire arranger les chaussures, on était ferrés comme un cheval, c'était solide ! Parce que les clous on les perdait et les vélos passaient crac ! oh ! cette catastrophe. C'était une école publique et ma sœur était à l'école libre des sœurs.

On commençait par la leçon de morale, on écrivait notre leçon de morale tous les matins. Fallait avoir les mains propres et sinon : « Allez vous laver les mains ! » Ah bah dame oui ! tout le temps, la propreté, il l'exigeait.

Je suis allé jusqu'au certificat d'études, mais j'ai pas passé mon certificat d'études, je suis parti à l'école d'agriculture. Comme j'étais pupille de la Nation, j'avais droit à l'école d'agriculture. L'école d'agriculture des Ponts-de-Cé, Pouillé, y'avait encore rien à l'époque, c'était Saint-Urbain, le petit Montgazon, du premier étage on voyait le

stade et jouer au foot. J'y suis allé deux hivers, ça commençait au 10 ou 15 octobre et tout l'hiver jusqu'en mars, cinq mois et demi à Saint-Urbain. On était une centaine et le jeudi, on allait à pied à Pouillé jouer au ballon, après, les bonnes sœurs de Pouillé nous faisaient un café ou quelque chose comme ça. Un jour, on s'en vient, y'avait la ferme et des vaches à Pouillé et un tas de fumier avec une fosse à purin point couverte entre les deux tas de fumier. Y'en a un, un copain qui passe entre les deux tas de fumier et vlan ! dans le purin, jusque là. Les bonnes sœurs, a fallu qu'elles le déshabillent, qu'elles le lavent, qu'elles lui prêtent des vêtements, ah ! le pauvre gars. On s'en rappelle de ça. Je suis rentré après chez ma mère, à la ferme.

### **La ferme du temps de ma mère**

Je travaillais avec une paire de bœufs et un cheval, on s'en tirait encore assez bien, on s'en tirait comme ça. Quand je me suis mis à travailler tout seul, à seize ans, seize ans et demi, c'est ma sœur qui touchait les bœufs et je rouspétais après ma sœur parce que la charrue était plus lourde que moi et il fallait que je pousse la charrue pour rattraper le sillon. Je rouspétais ma sœur si elle avançait pas assez loin pour que je puisse renfiler le sillon, oh là, là !

Les moissons, j'ai commencé à la faux, mon père à son époque avait une javeuse, des râteaux qui tournent. La javeuse, ça rabat le blé sur le tablier et tous les 3 ou 4 rangées que le blé était rabattu, y'avait un râteau qui prenait le blé et qui le faisait tourner sur le tablier et qui le mettait de côté. A l'époque c'était pas mal et moi, j'avais acheté une faucheuse et pis je piroonnais le blé avec ma faucheuse qui était moins moderne que la javeuse. On avait une voisine qui venait nous aider à enlever les brassées de blé sur le côté pour recommencer à passer avec la faucheuse. Après, ma mère faisait du lien de très bonne heure le matin, des liens de blé, et moi, je liais les gerbes le lendemain et ainsi de suite, de très bon matin. On récoltait comme ça notre récolte, après on entassait les gerbes. Quand c'était fait, on battait à la machine avec les entrepreneurs de battages.

Pour commencer, mon père avait acheté un manège, je l'ai encore là, le manège. Un manège actionné avec trois chevaux, une barre de transmission qui tourne, le manège calé avec des pieux en fer et une barre de transmission en fer qui actionne un engrenage qui est au niveau du sol. Alors les chevaux en tournant, faut qu'ils passent par-dessus la barre qui actionne le manège. Le manège, c'est des dents et une planche qui s'adapte sur le bord et on engraine le blé dedans. Ça trie rien et à la sortie du manège, la paille et le blé, tout est mélangé bien sûr, faut prendre la paille avec des fourches et la mettre en tas.



Quand y'a assez de blé de battu, on arrête, on tire le grain pour faire des tas et on recommence ainsi de suite. Après, on tire le grain pour le mettre en tas et quand y'en a assez gros, le lendemain on se met à venter ça avec la manivelle et le moulin à venter. Après, j'ai arrêté avec le manège dans les années 30 et on prenait l'entrepreneur de battages avec la locomobile à vapeur chauffée au charbon.

On se levait de bonne heure à l'époque des moissons, c'était très matinal parce que je liais mes gerbes à la fraîcheur. Je me levais à trois heures et demi, quatre heures et pendant les vendanges, je me levais à trois heures et je me couchais à onze heures. A l'époque, je vous garantis qu'on cassait la croûte avec un ou deux bons verres de vin, je réveillais le commis chez ma sœur, j'avais déjà brassé le cep à l'époque. Quand j'allais réveiller le commis, il me disait : « Vous dormez donc point ? » Le cep brassé, fallait serrer le pressoir à la main, il fallait atteler les chevaux pour partir avec les récipients chercher la vendange dans les vignes. A sept heures et demi, on était dans les vignes, on s'arrêtait à midi et demi ; si on était loin, on emportait le repas avec nous, notamment sur les coteaux de Bonnezeaux, et là, on cassait bien la croûte avec du bon vin, c'était pas de l'eau ! A l'époque des taillages de vigne, c'était fatigant ! Avec le commis, le midi, on commençait par la cave, avec la canne sur les tonnes, chacun son verre de vin comme apéritif et on s'en allait déjeuner bien comme il faut et on repartait dans les vignes. A l'été vers quatre heures, quatre heures et demi, une collation d'une demi-heure avec du pain, du beurre et du chocolat.

Le soir, on dînait tout le monde ensemble mais aux vendanges après dîner, fallait s'occuper du pressoir jusqu'à onze heures. L'été, au moment des moissons et des foin, on faisait une heure de sieste, on disait : « on va faire une heure de marienne ». On se couchait dehors, à l'ombre, à condition que les mouches nous embêtent pas trop. Comme montre, j'avais une montre à gousset, je l'ai eue assez jeune, un cousin qui n'avait pas d'enfant que ma mère disait : « On va probablement en hériter de ce cousin. » Le cousin m'a donné la montre et on n'a pas hérité, mais j'avais la montre. J'étais fier d'avoir une montre à gousset avec sa chaîne. Sinon, on entendait les cloches de Chavagnes.

### **Les fêtes religieuses**

Quand l'évêque venait pour les cérémonies, on mettait des fleurs aux vélos pour accompagner l'évêque de Notre-Dame-d'Alençon à Vauchrézien et les chevaux, pareil avec les cavaliers. A la fête-Dieu, on décorait les rues avec des fleurs des champs, le curé était sous le dais porté par quatre hommes et avec les choraux qui portaient les

encensoirs. On allait jusqu'au reposoir, y'avait les chants et on revenait à l'église, c'était grandiose ! Ça nous arrivait avec ma défunte mère d'aller voir les processions de la fête-Dieu à Angers, c'était superbe.

J'ai fait aussi les Rogations, on marchait et on allait à l'école après, on prenait en face chez nous, on s'en allait, on revenait sur les bords de la forêt, la gare d'Alençon et on remontait à l'église. A la fin de la procession les hommes qui portaient la bannière trinquaient ensemble.

J'ai fait mes trois communions à Notre-Dame-d'Alençon et la confirmation à Chavagnes. On avait un bon curé : Victor Auger, il vivait avec sa sœur, Victorine qui était presque infirme. Avant les communions, on faisait la retraite, le curé nous emmenait, il faisait ses discours à l'ombre quelque part, on trouvait ça épatant, c'était ben agréable. Ma mère allait à la messe tous les dimanches, à pied, la pauvre bonne femme. Et moi, j'ai toujours continué à pratiquer et je continue encore, je vas à la messe tous les dimanches.

### **La guerre de 40**

En 39-45, me v'là mobilisé, les gendarmes sont venus me chercher à la ferme, à la maison. J'arrivais d'un enterrement au bourg de Notre-Dame-d'Alençon, v'là les gendarmes qui arrivent l'après-midi chez nous, ils n'étaient pas fiers les gendarmes : « On vous apporte votre feuille de route, partez immédiatement et sans délai le 23 août 39 ! » et la guerre s'est déclarée en septembre, le 6 septembre. Me v'là parti le soir, j'avais un copain qui avait une voiture, il me dit : « Tiens, je remmène mon beau-frère qui est en permission, il est rappelé tout de suite, je ramène mon beau-frère à la gare, je t'emmène à Angers ce soir. » Nous v'là partis à Angers le soir, j'arrive là bas au quartier Harcourt, tout le monde était au lit, personne pour me recevoir, il était 10 heures du soir. Je dis : « Oh ! ça va ben », hop ! Je remonte en voiture et me v'là arrivé à la ferme, ma pauvre mère me dit : « C'est qu'ils se sont trompés. » J'ai dit : « Mais non » Et je suis reparti le lendemain matin, et là bas, me v'là pris en notes, pis habillé et ainsi de suite et pendant huit jours, c'était la vie de château, on faisait rien, on allait au café et on s'en revenait à sept ou huit. Et puis ma foi après, on a habillé 15 000 hommes et j'en ai bouffé de la naphthaline dans les greniers. C'était préparé d'avance, j'en ai bouffé de la naphthaline en descendant des paquetages dans des camions. Mon régiment s'est formé à Cantenay-Epinard, je faisais partie du premier bataillon d'escadrons de passage. J'allais chercher ma paye à Cantenay-Epinard, on me dit : « Vous sortez d'où ? » - « Quartier Harcourt »

Alors je touchais ma paye, je rapportais ma paye et y'avait un bon petit bonhomme, mon capitaine, qui s'appelait Baptiste Babonneau, il me dit : « Chevalier, voudriez-vous faire mon ordonnance ? » Je dis : « Je demande pas mieux » Il me dit : « Je vais vous faire changer de régiment. », il me fait changer de régiment, un capitaine, ça a le bras long, je passe devant le conseil de réforme et : « Chevalier, transmis à l'escadron de dressage de chevaux canadiens. » Alors, dans ce C.A.D - Centre d'acclimatation de chevaux canadiens - c'est que moi, je m'occupais pas des chevaux, les autres, c'était le dressage des chevaux canadiens, ils les ferraient, oh ! y'en a qui étaient dévoués, des maréchaux, je vous garantis, les chevaux, ils se cabraient au bord des murs où ils étaient attachés. Moi, j'étais ordonnance de mon capitaine, je devais faire son jardin, y'avait madame Babonneau qui était ben aimable comme tout et le dimanche, j'avais mon vélo et je rentrais à la ferme à la Picardie à Alençon. On a parti d'Angers, le 16 juin 40, on disait : « Les Allemands approchent, approchent, faut déguerpir de là. » La femme de mon capitaine a dit : « Va falloir que j'aïlle dans ma famille à Baupréau. » Je vas chercher un taxi à la gare, je reviens avec le taxi chez la femme de mon capitaine, on charge le taxi, je l'emmène à la gare, au Petit Anjou pour aller à Baupréau et la femme du capitaine, elle me dit : « Chevalier, ayez soin de mon mari, ayez bien soin de mon mari. » Elle m'avait fait des recommandations d'avoir soin de son mari. Alors, mon capitaine, il avait un cheval désigné pour lui mais il a jamais monté à cheval alors, c'est les soldats qui ont emmené le cheval, ils menaient deux chevaux sur la route. On part le 16 juin 40 d'Angers, alors, Angers, Erigné, Vauchrézien, Notre-Dame-d'Alençon et on fait une halte à Notre-Dame-d'Alençon, mon patelin. Je dis : « Tiens, je connais les prés à Raymond Boussion, on va pouvoir mettre les chevaux dans le pré. » Je vas trouver Raymond Boussion, il emmène deux ou trois vaches qu'il avait là-dedans et on met les chevaux là-dedans attachés. On casse une petite croûte et me v'là parti chez moi retrouver ma pauvre mère. Le lendemain, elle est venue au bord de la route nous voir passer, on avait chacun notre vélo, mon capitaine et moi. Alors, avec mon capitaine nous v'là partis, Martigné-Briand, à Martigné-Briand, on a passé la nuit au château de Flines, on passe la nuit là mais moi, je prends mon vélo et avec mon copain que j'avais avec moi, on revient à la Picardie. Le lendemain, je reviens : « Oh ! Chevalier, j'étais inquiet, c'est qu'on repart, on repart » Allez hop ! Les chevaux en route, nous v'là repartis, Tigné, Tancoigné, Cléré, Fay-l'Abbesse. A Fay-l'Abbesse, on passe la nuit sur un coteau et les avions commençaient à nous survoler, on en menait pas large. Ma foi, on a passé une nuit là et après on reprend la route avec nos chevaux, les chevaux avaient

chaud, il faisait une chaleur, les chevaux avaient soif, v'là les chevaux qui rentrent dans l'étang et pris de chaleur, ils se couchent dans l'étang, les gars qui étaient à cheval dessus, ils avaient de l'eau jusque-là. Ils ressortent enfin avec les chevaux, ça séchait tout seul et on continue jusqu'à Coulonges-sur-l'Otize dans le bas des Deux-Sèvres et à Coulonges-sur-l'Otize, nous v'là arrivés avec notre commandant, c'était Richard, le directeur du haras d'Angers, deux lieutenants, un sous-lieutenant et mon capitaine Babonneau. C'étaient des réservistes...

Nous v'là rendus, on voyageait que la nuit pour finir avec nos chevaux et y'a un cheval, un char lui a passé trop près et lui a ouvert la cuisse. Alors le cheval a été abattu et comme on avait des bouchers parmi nous et on l'a mangé bien entendu. Et quand on arrive à Coulonges-sur-l'Othize, on était dans un village, on avait tous le même écusson mais y'en a qui sont plus malins que les autres. Le capitaine avait dit : « Surtout, restez autour de moi, ne quittez pas le village ! » Mais y'en a qui sont plus forts que d'autres, ils partent à six dans le village, les Allemands y étaient, allez woup ! : « Vous, allez chercher l'officier ! » Ils en désignent un, ils ont enfermé les autres dans la cour de l'école. Le pauvre gars qui était désigné pour aller chercher l'officier est arrivé et l'officier est parti pour dire qu'on était des réservistes, qu'on était pas unité combattante. Ils le relâchent, il revient et allez ! tout le monde en route.

On était sans aucune arme mais y'avait des armes dans le fourgon qu'ils n'ont pas déclarées mais pas grand chose, c'est pour ça qu'on est passés. Certains de nos chevaux canadiens n'étaient pas ferrés et avaient la corne usée, c'étaient pas des routes goudronnées, alors, ils pouvaient plus avancer et on laissait dans les fermes ceux qui étaient boiteux. Le fermier en héritait, c'était mieux que perdu.

Bref, on se remet sur la route pour essayer de rentrer en zone libre et on voit des colonnes de chevaux allemands. Or, on avait un cheval qui nous avait échappé, j'étais avec mon capitaine à vélo et on regardait la colonne d'Allemands qui passaient et le cheval qui nous avait échappé, il a suivi la colonne qui marchait, il a pas voulu rester là ! On continue et on arrive à la ligne de démarcation. A la ligne de démarcation, halte là ! Les Allemands nous enferment dans un pré et une sentinelle à chaque guiche\* du pré, nous v'là renfermés là.

Guiche\* : petit passage sous une haie par où se faufile le gibier, en l'espèce, trouée pour le passage des animaux et des hommes.

Notre capitaine Richard, il se désigne pour discuter de notre passage à Poitiers, il monte dans le side-car, on voit le side-car passer et les Allemands en armes derrière qui suivaient le side-car et ils ont été discuter à Poitiers notre passage. Le capitaine Richard revient avec le sourire : « Allez, tout le monde à cheval ! » C'était le midi ça, v'là l'officier allemand arrivé dans le pré avec une femme qui servait d'interprète... C'était drôlement bien combiné hein ! La ligne de démarcation était peuplée de réfugiés frontaliers pour servir d'interprètes, c'était drôlement bien organisé. Les officiers allemands arrivent dans le pré, la femme interprète dit : « Il demande si vous avez de quoi manger » On avait une « tomberelée » de pain et des réserves de conserves. On a dit : « On vous remercie, on a de quoi manger. » et on s'est mis à casser la croûte pendant que notre capitaine Richard était à Poitiers. Le capitaine Richard arrive l'après-midi avec le sourire : « Tout le monde à cheval, en route ! » Nous v'là partis et on a été escortés pendant neuf kilomètres du dernier poste au dernier avant-poste. Les Allemands à pied devant nous pour nous ouvrir la route, nous derrière, moi et mon capitaine, on avait le sourire et un fourgon allemand qui suivait derrière.

Nous v'là rendus en zone libre à Lussac-les-Châteaux et à Lussac-les-Châteaux, pendant trois semaines, ça été la belle vie, la vie de château, on peut dire. Alors on se ravitaillait bien, on allait arroser ça au bistrot et j'ai travaillé. Pour mon capitaine, j'allais y faire son lit chez une femme d'officier que son mari était à la guerre, tandis que nous, on couchait dans les prés, sous les fourgons, n'importe où, on couchait dans les fermes, dans le foin, sur le foin. Je travaillais aussi chez un entrepreneur de maçonnerie, de matériaux de construction, il faisait les agglomérés, les tuyaux en ciment. J'allais avec les gars charger les camions de sable, j'étais bien vu, les patrons me payaient à boire et pendant tout notre séjour, c'est moi qui m'occupait de la nourriture des officiers. J'allais m'adresser chez le maire de la commune et les femmes désignées par le maire me donnaient de la nourriture pour mes officiers. Je leur portais ça, j'étais toujours bien vu. Enfin en zone libre, j'ai été démobilisé à Montmorillon, j'ai dit au revoir à mon capitaine, il a été démobilisé peut-être huit jours après moi et me v'là rentré à Alençon, à la Picarderie, le 20 juillet 40. Tandis que mon beau-frère, l'homme de ma sœur, était prisonnier en Allemagne, alors c'est moi qui ai rendu des services énormes dans le vignoble avec un commis qu'elle avait, un jeune. On faisait des vignes sur Bonnezeaux, partout.

Alors, son commis, un bon gars qui existe toujours, c'était un braconnier épatant, des collets ! C'était près de la forêt de Brissac, il me dit : « Ils vont pas chasser le chevreuil, on va tendre un collet »

Alors, on plie une branche d'arbre et le soir on tend le collet, le lendemain, on retourne tailler des vignes, un beau chevreuil qui pendillait au-dessus du fossé, on détache le chevreuil, on l'emporte à la maison, on fait venir le tueur de cochons pour dépouiller le chevreuil et le mettre en morceaux. Et le gibier, comme on allait tailler sur les coteaux de Bonnezeaux, il me dit : « Oh ! quel beau passage de lièvre ! » On tendait un collet à une souche de vigne et le lendemain, on rapportait le lièvre. Il me disait : « Et vous dans votre petite ferme, y'en a des lièvres » et il me met des collets autour du pré et il me dit : « Faudra y veiller aux collets » Me v'là parti voir aux collets, je trouve un petit coq pris dans le collet, il avait la patte coincée mais il était pas étranglé, j'ai défait le coq et j'ai enlevé le collet qui était trop près de la maison. Et le lendemain ou le surlendemain, je faisais le tour du pré pour voir les collets, un beau matin, un lièvre, 20 mètres plus loin, un autre lièvre...

Ensuite, les prisonniers sont revenus en 45 à Alençon ; à chaque retour, on faisait la fête, quand mon beau-frère est arrivé à Vauchrézien, on a fait la fête aussi et c'est après ça que je me suis occupé de me marier, j'avais 36 ans et demi.

### **L'agriculture après mon mariage**

Ma belle-mère est morte six mois avant notre mariage et son frère s'est marié le même jour que nous.

J'avais pas de lieuse, mon beau-père en avait une, j'étais content de me servir de la lieuse et ça a pas duré tellement longtemps, après, ça a été les moissonneuses-batteuses. Mon premier tracteur, je l'ai acheté en 61, un petit Ferguson de 35 CV. Je me suis marié en 46, alors j'ai commencé par faire des artichauts, on avait de la bonne terre. J'étais le meilleur producteur de la région en artichauts, je faisais trois tonnes de têtes d'artichauts en une semaine, à la plus forte production. Alors, je vous assure que ça rapportait des sous. Le marchand venait les mettre en cageots, il les menait au marché à Angers. Ah ! j'ai bien travaillé.

J'ai commencé par faire transformer mes écuries en 1949, j'ai eu les maçons pendant des mois et des mois de temps, relever les fonds des écuries, cimenter, faire des bas-flancs en ciment, des crèches en ciment, construire un mur de séparation dans le milieu. Après, mes écuries finies, j'ai fait des hangars devant et comme ma ferme marchait bien, j'ai acheté mon tracteur. Et puis, les enfants sont venus au monde bien entendu en 47, 48, 49.

Un beau matin, je déjeunais avec le commis, v'là un cousin de la Fosse, qui s'amène et qui me dit : « Dis donc Louis, as-tu entendu parler qu'on quittait la Fosse ? » Il faisait du tabac, j'allais avec ma voiture et ma remorque livrer du tabac à Saint-Mathurin : « Qui donc qui fait courir ces bruits-là ? » que je lui dis « C'est la vérité, on s'en va, on quitte la Fosse » Il me vend son cheval, sa charrue, sa charrette et une partie de ses terres.

J'avais fait de l'argent, je paye ses terres, il était content, il m'a pas tout vendu, il m'en reste en location. Alors les v'là partis à Bénouville près de Caen.

La ferme de la Brossardière, mon beau-père qui s'appelait Viger avait épousé une Cochard et il avait acheté ça en 1927 ou 28, ils venaient du village d'à côté, Maunit.

### **Nos déplacements et les moyens de transport**

C'était à pied ou à vélo, j'ai eu un vélo assez jeune, vers 13 ou 14 ans par un cousin d'Angers qui avait une belle occasion, par la suite, j'ai eu un vélo neuf et la guerre est venue. Le garde-champêtre vient : « Faut mener les vélos à Notre-Dame-d'Alençon sur la place de la mairie, me v'là parti avec mon vélo, je rencontre un copain qui s'en venait à pied du bourg, il me dit : « Tu vas faire comme nous, tu vas revenir à pied. » Oh ! que j'ai été bête, si j'avais rattrapé les champs, je serais revenu à la maison, ça aurait fait pareil.

J'allais aux fêtes de l'aviation à Chalennes-sur-Loire avec les copains. On prenait des baptêmes de l'air avec des petits avions, mais fallait payer, on n'embarquait pas pour rien et j'ai jamais monté dans un avion.

J'ai vu la mer pour la première fois en 1953, à Biarritz, quand on est allés à Lourdes avec ma femme, j'avais jamais vu la mer de ma vie. J'avais des cousins à Saint-Nazaire et je ne suis allé les voir qu'avec le club du troisième âge, on a bien sorti avec le club, j'ai été président pendant 15 ans et on a fait des sorties, ben sûr.

Le train, on le prenait encore assez, à Cholet pour voir mon père et comme il y avait la gare de Notre-Dame-d'Alençon, on prenait le train à la gare pour aller à Angers voir les cousins et faire des achats. Ah oui, avec ma mère on allait à Angers facilement, on déjeunait à Angers à des endroits pas chers, je me rappelle plus où, sinon, on allait à Cholet, jamais à Saumur.

## **Les loisirs**

Mon défunt père jouait du violon, il n'a jamais appris la musique et il allait faire des bals en mariage avec son violon. J'ai hérité du violon de mon défunt père et comme j'étais bien avec monsieur et madame Davy, mon institutrice, qui connaissait le violon et qui avait son fils et sa fille qui jouaient du violon, alors elle m'a dit : « Louis, on va t'apprendre le violon. » J'ai appris le solfège, tout ça, on m'a fait recoller le violon de mon défunt père et je m'en suis servi un petit peu et après, j'ai pas eu le temps de m'en occuper davantage et ça a tombé à l'eau. C'est tout ce que j'ai appris comme musique.

J'aimais lire mais j'avais pas le temps mais j'aimais la Société d'Alençon, c'était sacré ! J'allais jouer à la boule de fort dès seize ans le dimanche après-midi. Quand je suis venu ici, j'ai fait partie de la société de Chemellier, mais j'ai plus jamais joué à la boule. C'est avec les enfants qu'il fallait sortir.

Mon beau-père avait la C4 et avant la guerre, elle était au garage et quand on s'est mariés on a remis la C4 en route en 50 et mon beau-frère avait la voiture de son beau-père, une Mona 4. Les loisirs c'est venu en 76 quand on a fondé un club de 3<sup>ème</sup> âge.

A ma retraite, on a voyagé, j'avais jamais sorti, on a été pas plus loin qu'en Espagne, on a été visiter Verdun parce qu'avec mon régiment, on avait été à Verdun à mon service militaire.

## **La vie municipale**

Le conseil municipal, j'y suis rentré deux ans après qu'on s'est mariés, on a construit l'école publique avec deux classes, la démolition de l'enclos de l'école libre et l'achat par la mairie de l'école libre qui est devenue la mairie et la salle des fêtes.

La vie municipale, c'était bien agréable, ça fonctionnait bien, j'ai fait tout ce que j'ai pu, je faisais partie de la commission des chemins. Du remembrement, on en avait marre des petites parcelles, j'en faisais 33 à Chemellier et ça a été réduit à 3, c'était appréciable !

## **Bilan d'une carrière bien remplie**

Dans ma carrière, j'ai eu des bonnes et des moins bonne années. En 23, la grêle avait tout dévasté dans la région de Chavagnes, Cholet, les blés battus sur place, les grains perdus. C'était la ruine des pésons. En 46, y'a pas eu de vin par la pluie, impossible d'aller dans la vigne tellement que c'était mou, on pouvait plus y aller avec les chevaux. Celui qui n'avait pas le courage de porter sa « barratine » sur son dos



pour sulfater les vignes et bien au 15 août, y'avait plus de feuilles dans les vignes. Tout était perdu par le mildiou alors que celui qui avait sulfaté ses vignes en 46, le bois a mûri, y'a pas eu de vin, mais en 47, il a eu du raisin. Celui qui avait eu soin de traiter ses vignes, avec la sécheresse et le soleil, y'a eu un vin extraordinaire, j'ai encore du Bonnezeaux 47. Pour mes 90 ans, j'espère qu'il sera pas perdu. En 45, ça avait gelé et en 48, y'a eu abondance de vin.

Pour les céréales, avant les coopératives, on vendait à la ferme à des marchands de grain qui passaient, un bonhomme de Chavagnes qui disait : « Je suis à même de placer à un minotier 20 quintaux ou faire un wagon de blé.. » On montait dans le grenier, on mettait du blé en sacs, il portait les sacs et fallait porter ça à la gare de Perret-Jouanet.

On faisait de l'argent, on gagnait de l'argent avec l'artichaut, ben sûr et le vin, je faisais 60, 70 barriques de vin et maintenant plus un seul pied de vigne ! Comme c'était de la bonne terre, on fait de bonnes récoltes de blé. Comme engrais, j'ai utilisé au début du super phosphate. Les rendements ont beaucoup augmenté, par dix, fallait suivre l'évolution. J'avais mes carrioles, je les ai vendues pour m'acheter une voiture, il faut suivre l'évolution, c'est ce qu'il faut essayer de faire, pas comme le parrain de ma femme qui me disait : « Mon gars Louis, tu démolis ton four mais si y'a encore la guerre, où que tu feras le pain ? » J'ai suivi l'évolution, acheté des terres, ça marchait vite... surtout que j'avais un fils pour prendre la suite.

### **En guise de conclusion**

Nos petites communes rurales, on peut pas prévoir leur avenir, j'espère que ça restera Chemellier mais c'est tellement changeant qu'on se demande un peu...

Le métier de pésan, maintenant, ça disparaît à vue d'œil, trop de misère dans les fermes...

J'ai mon vin grâce à mon neveu qui me le donne, il dit que je l'ai à moitié élevé ? Je vous garantis que j'ai fait ce que j'ai pu sur terre, j'ai pas de reproches à me faire parce que j'ai travaillé, sûr, sûr !

## Table des matières

Mes origines	1
La guerre de 1914	2
L'école	3
La ferme du temps de ma mère	5
Les fêtes religieuses	6
La guerre de 1940	7
L'agriculture après mon mariage	11
Nos déplacements et les moyens de transport	12
Les loisirs	13
La vie municipale	13
Bilan d'une vie bien remplie	13
En guise de conclusion	14